

Marion Zilio, Le livre des larves

André-Louis Paré

Numéro 128, printemps–été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

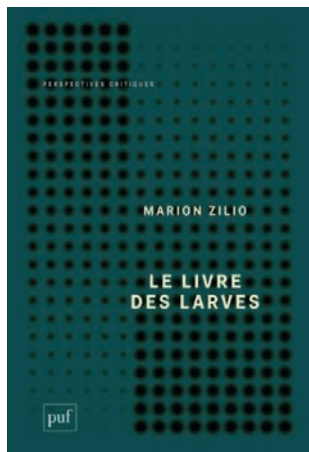
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, A.-L. (2021). Compte rendu de [Marion Zilio, Le livre des larves]. *Espace*, (128), 109–109.

Marion Zilio, *Le livre des larves*.**Comment nous sommes devenus nos proies**

Paris, Éd. P.U.F., coll. Perspectives critiques, 2020, 196 p.



Docteure en esthétique, critique d'art et commissaire d'exposition, Marion Zilio a déjà publié, chez le même éditeur, *Faceworld. Le visage au XXI^e siècle* (2018)¹. Toutefois, ce deuxième ouvrage pointe vers un autre univers, plus étrange. Tandis que le visage est considéré comme représentant de la personne humaine, et révèle son aspect sacré, les larves évoquent l'informe, ce qui fraie avec l'immonde. Malgré son côté répugnant, « le point le plus abject et le plus éloigné de l'humain », elles participent de la transformation de la matière vivante à laquelle, en tant que terrien.ne.s, nous appartenons.

Au premier abord, le livre peut sembler déroutant, tant il développe diverses considérations entremêlant la maison familiale, le biopolitique, le capitalisme de surveillance, la fiction de l'autonomie, l'ontologie de la fluidité et j'en passe. Mais à la lecture et au plaisir de lire cette écriture particulièrement informée, touffue de références à la biologie, l'écologie, la philosophie et l'histoire de l'art, une pensée se révèle et nous expose une réflexion sur l'humain comme être vivant parmi le vivant. S'appuyant sur plusieurs autrices et auteurs, dont Vinciane Despret, Donna Haraway, Gilles Deleuze et Félix Guatarri, Zilio élabore, au fil des pages de ce livre divisé en trois sections, une ontologie renversée, une compréhension de l'exister, anéantissant subtilement la conception du monde que l'humain – occidental à tout le

moins – s'est façonnée pour se donner une prestance par rapport à ce qui l'entoure. Pendant des siècles, on le sait, la pensée métaphysique a élaboré une conception de la vie qui a placé l'espèce humaine sur un piédestal. Créature divine, maître et possesseur de la nature, l'humain s'est accordé une place de choix au sein de la biosphère. Il s'est doté d'une culture qui lui a fait oublier sa véritable nature. C'est cette fiction de l'autonomie – ce processus de subjectivation – que le livre de Zilio déconstruit. Et cette déconstruction passe par la larve, cette infâme bestiole qui répugne à la vue, inspire le dégoût et symbolise, sur le plan social, l'individu qui parasite le système, le paresseux qui vit à partir de ce que les autres produisent.

Pourtant, au sein de l'ontologie du vivant, le putrescible, ce qui transforme le vivant en non-vivant, tout ce qui vit sous terre, qui cohabite avec l'impropre, appartient aussi à ce qui génère le vivant. Tout comme les asticots, les larves fricotent avec la mort. Et la mort, c'est aussi la vie. C'est aussi ce qui donne vie à la vie. Dès lors, il faut revoir la manière d'appréhender notre être-au-monde; considérer la larve au sein d'une « ontologie inclusive » et, par le fait même, redéfinir la place de l'humain comme faisant « partie intégrante de l'écologie du monde ». Dans ce contexte, où les dichotomies nature/culture, vie/mort, humain/animal, visible/invisible s'effritent, la figure de la larve comme parasite n'est plus au dehors, elle n'est plus rejetée. Bien au contraire, « les larves nous invitent à penser le monde par l'immonde. » Cet état larvaire offre la possibilité de nous défaire du principe d'identité, celui qui assimile l'individu à des normes. La figure de la larve se transpose alors dans le champ du politique, celui de la résistance et de la désobéissance civile, celui du parasitisme qui déstabilise la logique binaire qui distingue le bon du mauvais, qui fabrique la discrimination, sinon l'exclusion.

C'est au sein de cette « écologie de la fluidité » que s'immiscent plusieurs pratiques artistiques contemporaines. Diamétralement opposées à l'univers des beaux-arts, ces œuvres qui participent « aux mouvements de la vie » en incluant des insectes, des animaux, ou des plantes cherchent à « en finir avec le narcissisme d'espèce ». Dans cette optique, plusieurs artistes auraient pu être convoqués. L'autrice, pour sa part, s'en tient à quelques exemples, notamment à Hubert Duprat et

Pierre Huyghe. Mais il est aussi question de la performance *Death Control* (1974) de Gina Pane dans laquelle le visage de l'artiste est recouvert d'asticots blancs qui se tortillent près des ouvertures que sont la bouche, les narines et les yeux. Devant cette expérience où le sentiment de répulsion peut facilement s'éprouver, l'esthétique n'a plus rien à voir avec le concept de beauté, elle invite plutôt à une expérience limite où la seule vue de larves nous rappelle une autre façon de considérer la relation que nous entretenons avec le vivant. Cette expérience limite est aussi suggérée lorsqu'il est question de certains artistes qui, depuis plusieurs décennies, ont développé des stratégies d'anonymat défiant le principe d'identité grâce notamment à l'usage du masque. Si le masque – la *persona* latine – s'identifie au visage d'une personne, il participe également d'une « éthique du caméléon ». Dès lors, il déjoue les limites de la figure humaine, il dissout le moi dans la multitude, le flux, le fugitif.

L'éthique du caméléon est, au dire de Zilio, « une manière de repenser notre viabilité au sein d'un milieu ». Elle aspire à « une aventure non anthropocentrée ». Une nouvelle manière de sentir et d'habiter le monde. À mille lieues d'une pensée humaniste, *Le livre des larves* contribue à alimenter une réflexion déjà entamée par Bruno Latour qui, à la suite des écoféministes, cherche à penser l'humanité liée à la terre; une humanité prête à explorer de nouvelles façons d'être, de nouvelles façons de mieux vivre la continuité du vivant et du non-vivant, de la vie et de la mort.

1. Voir notre recension parue dans le n° 120 (Hiver 2020) d'ESPACE art actuel, p. 103.

André-Louis Paré